

quant à la sculpture en bois. Nous n'aurions pu croire, sans l'avoir vu, que cet art fût porté à un tel point de perfection, par des hommes dont, comme le dit l'écrivain que nous venons de citer, on parle à peine dans l'enceinte de nos villes. Tout ce qu'il y aurait à désirer, peut-être, des élèves de Mr. Quevillon, ce serait qu'ils s'efforçassent de donner plus de naturel et de grâce aux têtes d'anges qu'ils placent ordinairement aux devants d'autel, aux chaires, &c. la plupart de ces figures sont rechignées; quelques unes sont pleurantes. Le défaut paraît venir principalement de la bouche, qui est généralement trop renfoncée, ou trop fortement découpée à l'extrémité des lèvres. Au moyen d'une légère correction, ces figures pourraient devenir des beautés grecques à-peu-près parfaites, ou, si l'on veut, des beautés célestes, telles que l'imagination se plaît à nous les représenter.

Aux personnes qui ont été nommés plus haut, peut-être pourrait-on joindre un nommé LABROSSÉ, sculpteur, ou statuaire de Montréal, dont nous avons, dans notre enfance, entendu venter l'habileté. C'est lui, disait-on, qui a fait le grand Crucifix qui a été longtems placé audessus du maître-autel de l'église paroissiale de cette ville, et qui est maintenant audessus de l'une des chapelles. Nous pourrions nommer aussi plusieurs peintres Canadiens, entr'autres, M. BEAUCOURS; M. DUBERGER, ou DUBERGÈS, ingénieur, qui a fait, il y a une quinzaine d'années, un modèle de la ville de Québec, jugé digne d'être déposé dans l'arsenal de Woolwich; mais ce pourra être, plus tard, le sujet d'un autre chapitre.

Quant aux arts purement mécaniques, ou aux simples métiers, il est certain qu'on y avait fait peu de progrès depuis la conquête jusqu'à ces dernières années, si même on n'y avait pas rétrogradé. Presque tous les ouvrages de ce genre faits dans le pays, il y a plus de vingt ou vingt-cinq ans, portent l'empreinte de l'extrême simplicité, pour ne pas dire de la grossièreté. Peut-être portant cette simplicité, loin d'être entièrement dûe à l'ignorance des ouvriers, n'était-elle que la conséquence naturelle de l'état des fortunes à cette époque. Si l'on ne se logeait pas, si l'on ne se meublait pas superbement, il y a quinze ou vingt ans, c'est qu'apparemment les moyens pécuniaires ne le permettaient point. Pouvaient-ils être nécessaire, par exemple, qu'il y eût des sculpteurs en pierre, quand à peine les cadres des portes et des fenêtres se faisaient en pierres de taille? Les meublriers pouvaient-ils être communs et habiles, quand ceux qui voulaient avoir des meubles rares et élégants les faisaient venir d'Europe, et avant qu'on se fût aperçu que notre plaine et notre érable ondés pouvaient remplacer jusqu'à un certain point le bois d'acajou?